

Le Roman canadien-français, Archives des Lettres canadiennes. Publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, t. III, Montréal/Paris, Fides, 1965, 460 p.

Laurent Mailhot

Volume 2, numéro 1, 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036224ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036224ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mailhot, L. (1966). Compte rendu de [*Le Roman canadien-français*, Archives des Lettres canadiennes. Publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, t. III, Montréal/Paris, Fides, 1965, 460 p.] *Études françaises*, 2(1), 119–125. <https://doi.org/10.7202/036224ar>

Le Roman canadien-français, ARCHIVES DES LETTRES CANADIENNES. Publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, t. III, Montréal/Paris, Fides, 1965, 460 p.

Le troisième volume des *Archives des Lettres canadiennes* de l'Université d'Ottawa porte sur un sujet plus vaste et plus difficile que les précédents: non plus une école ou un mouvement, si largement circonscrits soient-ils, mais un genre littéraire

multiforme, lié à l'histoire de notre sensibilité et de nos idées depuis 1837.

Le Roman canadien-français comprend trois parties : évolution, témoignages, bibliographie. Les deux dernières sections sont nouvelles. Elles occupent l'espace autrefois réservé au bilan littéraire, que les *Archives* abandonnent aux périodiques.

La Bibliographie est non seulement plus complète mais plus rationnelle, mieux ordonnée que l'estimable ouvrage de M. Antonio Drolet sur la production romanesque (incluant contes, nouvelles, etc.) de 1900 à 1950. En plus d'une bibliographie proprement dite, cette section présente une chronologie (de 1837 à 1962) et place à part les romans pour adolescents et certains romans populaires qui leur sont apparentés. Nous sommes surpris de ne pas trouver ici les romans pour adolescents qu'a publiés Yves Thériault chez Beauchemin ou Leméac. Parmi les études sur le roman canadien-français figurent à bon droit certaines thèses (même de maîtrise) de nos trois universités. Enfin, souci pédagogique louable, à la suite de la bibliographie de certains romanciers « sont signalés quelques ouvrages ou articles qui peuvent servir de point de départ à des études plus élaborées » (p. 377). Certaines études paraissent donc à deux endroits (pourquoi pas, puisque c'est plus commode), par exemple la thèse de M. Jacques Brunet sur Laberge. Pourtant on cherche en vain, au sujet de Gabrielle Roy, le rappel des deux thèses déjà mentionnées à la page 383.

Les « Témoignages des romanciers canadiens-français », qui couvrent plus de cent pages, jouent-ils pleinement leur rôle de « complément appréciable aux études critiques » (p. 267) ? La formule de l'interview à distance, par écrit, à partir d'un schéma forcément très général, réussit-elle à arracher aux écrivains des révélations importantes sur leur conception de l'art romanesque ? « C'est d'ailleurs le critique qui répondra, bien plus que celui que l'on veut bien — un peu abusivement — classer parmi les romanciers » (p. 370) ; cette phrase de Gilles Marcotte peut s'appliquer à un bon nombre des témoignages consignés dans *le Roman canadien-français*. Ce sont les auteurs de *Connaissance du personnage* et de *Répertoire* que nous entendons, plus que les créateurs de *Fontile* et de *Félix* (dans le cas de Simard, cependant, ils coïncident avec bonheur). Témoignages de lecteurs ou d'essayistes, souvent très intelligents, mais enfin, ne faut-il pas exiger des romanciers autre chose que ce qu'un honnête critique et un bon professeur peuvent découvrir s'ils prennent le temps de réfléchir ? Nous ne trouvons pas irremplaçables, pour notre part, les dissertations

soigneuses d'un Jean-Paul Pinsonneault ou d'une Paule Saint-Onge sur leurs lectures et sur l'œuvre de leurs confrères, ni même le chapitre spécial de M^{me} Suzanne Paradis, sinon cet aveu lucide: « Mon expérience du roman se révèle trop courte, limitée qu'elle est à une seule publication, pour que j'en puisse tirer autre chose que des promesses » (p. 232). Bessette et Godbout répondent en romanciers: aussi brièvement que Roquebrune et Cloutier, mais de façon personnelle et engagée, eux. Gabrielle Roy, Claire France, Claire Martin offrent aussi des témoignages précieux. Le lecteur regrettera qu'un Lemelin, un Thériault, un Langevin n'aient pas répondu plutôt que Marie-Rose Turcot et certains autres.

Le « Panorama » de M. Paul Wyczynski, qui introduit à la première et principale section de l'ouvrage (« L'évolution du roman canadien-français » est d'ailleurs le titre que lui donne, dans l'avant-propos, le comité de rédaction), répond déjà à une bonne partie du questionnaire proposé aux romanciers. « Le roman futur sera écrit en prose, mais dans une prose qui aura beaucoup de caractéristiques de la poésie. Il aura quelque chose de l'exaltation de la poésie », écrit Virginia Woolf (citée à la page 2). M^{me} Paradis abondera dans le même sens (pp. 231-240). Et Godbout confirmera: « Le roman est aujourd'hui *aussi* poème » (p. 373).

Comme toujours, grâce à sa culture étendue et à une méthode historique rigoureuse, M. Wyczynski dégage avec netteté « les moments significatifs et les revirements inattendus, qui servent de jalons littéraires » (p. 13): « Et Bessette est venu ! » (p. 23), par exemple. Pour M. Wyczynski, notre XIX^e siècle a produit deux romans importants: *les Anciens Canadiens* et *Angéline de Montbrun*. Il réhabilite à juste titre ce dernier. Par contre, il passera un peu vite sur *Maria Chapdelaine*, « trop bien connue [?] pour qu'il y ait nécessité d'en parler ici longuement » (p. 17). Un peu plus loin (p. 20), l'historien oublie d'ajouter *Neuf Jours de haine*, de Jean-Jules Richard, aux rares romans inspirés chez nous par le thème de la guerre. Les rapprochements avec la littérature française sont constants mais parfois trop rapides. Baudelaire et Gide, sans compter Mauriac, soufflent à l'oreille d'André Giroux, bien sûr. Mais la « marque sartrienne » de Robert Élie et d'André Langevin peut-elle porter cette seule étiquette: « nausée de l'esprit, vide du cœur » (p. 21) ? M. Wyczynski réserve une large part de son « Panorama » aux femmes, sous la plume desquelles « le roman deviendra le roman de l'individu bien plus que celui de la société » (p. 25).

Les chapitres de MM. David M. Hayne et Roger Le Moyne, sur les origines de notre roman et sur le roman historique, se situent dans l'excellente tradition à laquelle nous ont habitués M. Wyczynski et les *Archives*: documentation de première main et souvent inédite, souci du détail et sens de la synthèse, conclusions nuancées. M. Hayne nous rappelle l'influence de l'*Histoire du Canada* de Garneau vers la fin de la période qu'il étudie. Il mentionne les problèmes de l'édition au milieu du XIX^e siècle et insiste sur certains méfaits de l'abbé Casgrain qui impose le roman à thèse (p. 66-67) et va jusqu'à expurger outrageusement notre premier roman, *l'Influence d'un livre*, de Philippe-Aubert de Gaspé, fils. « Même ce mot d'amour parut trop grossier: il fut remplacé partout par *amitié* ou *affection* ... » (p. 49). « On doit le roman historique à un souci pédagogique et moralisateur », note à son tour M. Le Moyne (p. 76). Le roman historique, qui se veut « conforme aux faits » (p. 46), tend à devenir conforme aux préjugés et aux clichés. Il est un instrument docile servant à « rendre plus populaire en la dramatisant, la partie héroïque de notre histoire » (Joseph Marmette, cité à la page 77). Mais les Indiens, et même la forêt, demeurent étrangement absents de ces fresques scolaires, farcies de récits de batailles.

La nécessité de thèses sur des romanciers inconnus, tel Wenceslas-Eugène Dick, est indiscutable. Il faut explorer systématiquement tous les sentiers, toutes les broussailles avant d'être sûr que le paysage ne débouche sur aucune voie carrossable. Dans le cas de Dick, l'expérience est concluante. Enregistrons-la simplement. Pourquoi inclure l'essentiel des recherches de Sœur Saint-Bernard-de-Clairvaux dans *le Roman canadien-français*? Elle ne réussira pas plus que Firmin Picard et Damase Potvin à ressusciter l'ombre de Dick. Elle le reconnaît d'ailleurs volontiers. « Les œuvres vraiment belles finissent toujours par s'imposer. Or l'œuvre de Dick ne s'impose pas. Les causes extérieures ne sauraient seules expliquer l'oubli total qui ensevelit le nom de Dick. Il faut en chercher la raison profonde dans les maladresses de l'œuvre elle-même ... » (p. 102).

M. Wyczynski (p. 16) attache beaucoup d'importance, pour la réhabilitation d'*Angéline de Montbrun*, à des travaux comme ceux de Sœur Jean-de-l'Immaculée. Au plan de la stricte histoire littéraire, en effet, le chapitre de cette religieuse constitue un modèle de précision et de jugement. Elle examine de très près l'incidence, dans la vie et l'œuvre de Laure Conan, de son amour pour le député Pierre-Alexis Tremblay, dont on retrouve des traits aussi bien chez le père que chez le fiancé de l'héroïne.

Elle scrute aussi les sources littéraires de la romancière, « trop de sources pour qu'*Angéline de Montbrun* puisse ressembler à une seule d'entre elles » (p. 121). Nous pensons cependant que, pour porter ses fruits, cette thèse historique doit être complétée par une critique thématique et structurale. « Les trois formes stylistiques — la correspondance, la narration et le journal — coupent l'œuvre de façon un peu brutale », se contente de noter Sœur Jean-de-l'Immaculée (p. 114). M. André Brochu, analysant conjointement technique et thèmes romanesques, expliquera en profondeur ce « manque d'unité de l'œuvre » (« Le cercle et l'évasion verticale dans *Angéline de Montbrun* de Laure Conan », *ÉTUDES FRANÇAISES*, vol. 1, n° 1, p. 90).

Le discours de réception du R.P. Pierre Angers à l'Académie canadienne-française, vu sa solidité et l'importance de *Trente Arpents*, « grande image du monde ancien au seuil de sa disparition » (p. 131), vu aussi la circulation limitée des *Cahiers* de l'Académie, méritait d'être reproduit dans *le Roman canadien-français*. Mais la thèse de Sœur Sainte-Marie-Éleuthère sur la mère dans le roman canadien-français est maintenant éditée et disponible en librairie.

Le chapitre du R.P. Romain Légaré, « Le prêtre dans le roman canadien-français », est le seul qui soit franchement mauvais. Mais il l'est. Il relève d'une absence de méthode et de sens critique qui n'a d'égal que la naïveté et le caractère désuet du souci apologétique et moralisateur. Cette double méconnaissance de l'art et du sacré amène l'auteur (contre des spécialistes comme l'abbé Amédée Ayfre et M. Henri Agel) à classer *les Cloches de Sainte-Marie* et *le Défroqué* parmi les films marquants de notre époque. « On sait qu'en France, depuis une trentaine d'années, la littérature tourne autour du prêtre avec une curiosité grandissante », écrit-il (p. 165). Nous avons souligné les deux expressions qui nous semblent, la première, tout à fait exagérée, la seconde, ambiguë. En effet, si la curiosité d'un certain public a grandi du *Journal d'un curé de campagne* aux *Clefs de saint Pierre* et aux *Nouveaux Prêtres*, la religion pas plus que la littérature ne devrait s'en montrer fière.

« La valeur de *Pierre le Magnifique*, aux yeux du R.P. Légaré, tient à l'élévation du débat où est engagé un jeune être viril: un amour ardent du souverain bien le fait triompher de maintes épreuves — dont l'obstacle classique et suprême: la présence de la femme... » (p. 174). Pour une raison inverse, et aussi superficielle, l'auteur exécute en deux lignes *les Vendeurs du temple*, de Thériault. Mais les grands coupables, ce sont sans doute Jean-Charles Harvey et Roger Lemelin, « chefs de

file *réactionnaires* [sic] (p. 171). Loin d'aller, comme un certain Eugène Rivest, prêtre, jusqu'à dénier « à tout laïque, même au plus fervent, le moindre droit d'analyser l'âme du prêtre » (p. 176, note 26), le R.P. Légaré voudrait voir nos romanciers promener « leur miroir » (p. 165) sur « la prière, la méditation, la récitation du bréviaire, la célébration de la messe » (p. 179). Cela d'ailleurs, selon lui, a déjà sauvé de justesse *le Poids de Dieu*, de Gilles Marcotte. « Le seul élément vraiment positif est peut-être l'importance donnée à la messe, à la fin du volume. Ne serait-ce pas là un indice du renouveau liturgique ? » (p. 178).

Le chapitre de M. Michel-Lucien Gaulin sur Roger Lemelin et Gabrielle Roy et celui de M. J.-S. Tassie, « La société à travers le roman canadien-français », relèvent d'une conception un peu étroite, trop littérale et dépassée de la signification sociologique des œuvres littéraires. Pour expliquer que Florentine cède aux avances de Jean Lévesque, suffit-il d'écrire qu'elle agit « sans tenir compte de la faiblesse de la nature humaine » (p. 147) ? Si Rose-Anna est le personnage de Gabrielle Roy le plus vivant, est-ce parce qu'il a « le mieux résisté à la coloration artificielle qu'entraîne inévitablement l'œuvre littéraire » (p. 148) ? « Le décalage, parfois assez grand, entre la réalité extérieure et sa réflexion dans la littérature » (p. 163) n'est pas dû qu'aux trois causes historiques que mentionne M. Tassie. Car s'il est vrai que les grandes œuvres littéraires « ont tendance à prendre la forme d'une critique de la civilisation dont elles dépendent » (p. 161), elles ne constituent pas des documents sociaux comme les autres. Il faut lire à ce sujet les communications de MM. Dumont et Vachon, parues dans *Littérature et société canadiennes-françaises*.

M. André Renaud, au sujet de la femme et de l'amour, et surtout M. Jean-Louis Major, sur Langevin, présentent des études critiques de style moins traditionnel que celles dont nous venons de parler. Le thème du regard et l'influence de Sartre sur *Poussière sur la ville* sont particulièrement bien analysés. Le lecteur qui s'intéresse à Langevin pourra compléter l'excellent chapitre de M. Major en lisant « *Poussière sur la ville* : l'emprise de l'eau », article publié par un étudiant, M. Pierre Longtin, dans *Lettres et Écritures* (vol. 2, n° 4, pp. 22-26).

Le troisième volume des *Archives des lettres canadiennes*, on le voit, réunit une anthologie riche, variée, indispensable, quoique d'inégale valeur, d'études scientifiques et de points de vue sur le roman canadien-français. Diverses méthodes de travail, diverses conceptions esthétiques s'y coudoient librement

ou s'y heurtent efficacement. On y discerne même une timide (ou prudente ?) avancée du côté de la « nouvelle critique ». Certaines questions que l'on se pose, certaines objections que l'on croit devoir élever à un moment ou l'autre trouvent souvent une réponse satisfaisante beaucoup plus loin dans l'ouvrage. Ainsi, le R.P. Robidoux, dans un chapitre très dense, « Le roman canadien-français de demain », répond de façon pertinente au mauvais rêve de Sœur Sainte-Marie-Éleuthère qui, fatiguée qu'elle est des cris de révolte, espère « un roman conçu dans la plus haute sérénité pour exprimer l'homme façonné par le milieu canadien-français » (p. 205). Il réfute aussi, indirectement, la prétention de Sœur Jean-de-l'Immaculée, à savoir que le « témoignage humain » d'*Angéline de Montbrun*, « confession vibrante d'un cœur qui a souffert », rachète une esthétique qui « laisse à désirer » (p. 122). Le R.P. Robidoux est un des rares collaborateurs du *Roman canadien-français* à dépasser dans la pratique le dualisme *fond et forme*. Les images concrètes (l'aquarium, la corde, etc.: p. 251) ont pour lui un sens plein. « Loin de servir à la seule ornementation, le style exerce une fonction de connaissance et c'est d'abord en lui, dans le mystère de la forme, qu'il faut chercher la signification littéraire d'une œuvre et son véritable contenu » (p. 242). De telles pages nous font désirer pour bientôt le quatrième volume des *Archives*, consacré à la poésie canadienne-française.

LAURENT MAILHOT

(Montréal)